

DM 4 - vacances de février (Accardo)

Proposition de corrigé du résumé (Graciane Laussucq-Dhiriart)

La clef d'un pouvoir pérenne et paisible est de rassembler autour des mêmes valeurs gouvernés et gouvernants. Être convaincu / de valeurs et en convaincre autrui évite de recourir à la force dévastatrice. Car les gouvernés, pour accepter leur place /, doivent accorder du poids à des qualités des gouvernants en les voyant incontestables et désirables.

Or, une qualité ne comptant, socialement, que/ si l'on s'en fait une image suscitant l'envie de l'acquérir, les attributs d'une personne doivent être complétés par le respect d'autrui. Ce respect offre un pouvoir : être cru d'office, car vu comme possédant certaines/ qualités données pour supérieures, qu'on les ait ou non, supérieur.

Mais en démocratie, dirige théoriquement non qui hérite mais qui en /a les aptitudes. Dans les faits, c'est rare. Toutefois ce postulat crée l'obligation d'être convaincu et de /convaincre que notre place correspond à nos incontestables qualités. Tout repose sur l'image. La construire prend du temps et /coûte, surtout au début, sauf si d'autres attributs aident, comme l'inscription dans un cercle déjà respecté ; mais ensuite,/ un charme s'installe : plus l'image est acceptée, plus le pouvoir déployé l'est, réjouissant même les subordonnés, comme /en couple où image et sentiment se nourrissent réciproquement.

213 mots

Proposition de corrigé - dissertation – GLD

Sujet : « Croire et faire croire, faire croire aux autres en y croyant soi-même, c'est là la condition fondamentale de toute domination qui veut échapper à la violence destructrice »

Étape 1 : analyse

-une seule phrase, au présent de vérité générale, qui déroule une méthode pour imposer sa domination de façon durable et pacifique.

-elle donne une condition « fondamentale », c'est-à-dire *sine qua non*, donc nécessaire. Mais il ne s'agit pas de dire que c'est une condition suffisante pour instaurer la domination.

-on note le parallélisme « croire et faire croire », lui-même en chiasme avec « faire croire en y croyant soi-même », et la substitution de « et » par « en »

qui peut avoir un sens temporel mais aussi un sens de moyen => indique donc deux relations entre « croire » et « faire croire » : la simultanéité mais aussi la causalité : il s'agit de croire et faire croire en même temps, c'est-à-dire de faire croire aux autres ce qu'on croit soi-même, de partager avec eux un même univers mental en les y intégrant, mais aussi de faire croire parce qu'on y croit soi-même, par le moyen d'y croire soi-même, ce qui insiste plutôt sur la force de conviction que possède celui qui est convaincu de ce qu'il dit.

-la méthode expliquée par Accardo est donc faite d'un moyen et d'un objectif. Moyen : faire croire aux autres en y croyant soi-même et même parce qu'on y croit. Objectif : établir un pouvoir qui va « échapper à la violence destructrice ». Le verbe échapper semble présupposer que la violence est le climat naturel de la domination. Or celle-ci est qualifiée péjorativement : « destructrice ». Il s'agit donc de l'éviter si on ne veut pas ruiner le pouvoir qu'on instaure. Agir sur les esprits apparaît comme un moyen de régner pacifiquement. Comment comprendre cela ? C'est que rassembler autour des mêmes convictions celui qui gouverne et ceux qui sont gouvernés fait que l'adhésion des gouvernés à leur chef ne repose pas sur la force mais sur une légitimité qu'ils lui reconnaissent et ils vont donc se soumettre à lui avec enthousiasme et de manière volontaire.

-terme « domination » : bien garder la polysémie possible, entre la domination politique, sociale, psychologique...

=> donc si on récapitule le raisonnement d'Accardo :

-la domination court le risque d'une forme de violence des gouvernants sur les gouvernés. Or celle-ci est destructrice du pouvoir, à plus ou moins long terme car elle crée un sentiment d'oppression qui invite à la révolte.

-le moyen d'éviter celle-ci est de rassembler autour des mêmes valeurs/convictions gouvernés et gouvernants, car s'il y a cet univers mental commun, les gouvernés verront comme légitime la domination des gouvernants et s'y soumettront d'eux-mêmes puisqu'ils partageront les valeurs au nom desquelles le dominant domine

-pour créer cet univers commun, il faut que le gouvernant fasse partager à ses sujets ses convictions

-il le fera en y croyant soi-même car celui qui croit en ce qu'il dit montre une grande force de conviction

Étape 2 : construction de la thèse

Proposition de plan pour la thèse à partir de l'analyse :

I / Faire croire en y croyant soi-même permet d'exercer un pouvoir sans violence

- a) **Faire croire quelque chose à quelqu'un permet de le dominer**
- b) **La meilleure façon de faire croire quelque chose à quelqu'un est d'y croire soi-même**
- c) **Un univers de croyances partagées permet une domination non violente**

On cherche ensuite à valider la thèse dans les œuvres :

◇ **Laclos :**

- a) C'est toute la stratégie des deux roués : Merteuil fait croire au cercle qu'elle fréquente qu'elle est la vertu même, ce qui lui donne un pouvoir moral sur ces femmes ; c'est par exemple ce qui fait que madame de Volanges l'admire et lui demande conseil pour l'éducation et le mariage de sa fille Cécile ; c'est aussi ce qui fait que Cécile agit conformément à ce que lui recommande madame de Merteuil, par exemple en rouvrant sa porte à Danceny la nuit suivant le viol.
- b) C'est ce qui arrive à Valmont : s'il arrive à convaincre madame de Tourvel de son amour pour elle, et même de son attirance pour le bien, c'est sans doute parce qu'il ne joue pas seulement ces deux comédies mais y est aussi sincère. Ainsi, il est réellement touché par la reconnaissance de la famille pauvre qu'il sauve de l'expulsion au point d'en verser de vraies larmes, comme il éprouve réellement le bonheur d'aimer et d'être aimé lorsque madame de Tourvel s'abandonne enfin à lui¹. On pourrait aussi prendre comme exemple le contraire : si madame de Tourvel n'arrive pas à faire croire à Valmont qu'elle n'a pour lui qu'indifférence et ne s'intéresse à lui que pour le ramener vers Dieu, c'est parce qu'elle n'y croit pas elle-même, comme le montre sa mauvaise foi à plusieurs reprises. Elle ne croit pas à ce qu'elle dit et n'arrive donc pas à y faire croire.
- c) L'univers de croyances partagées est ce que les deux roués, Merteuil et Valmont, essaient de mettre en place avec leurs deux disciples, Cécile et Danceny. Ils essaient de les instruire de ce dont ils sont convaincus : d'une part,

¹ Il écrit ainsi à madame de Merteuil : « L'ivresse fut complète et réciproque ; et, pour la première fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel ; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais » (lettre 125, p. 408). Noter le « pour la première fois » assez humiliant pour madame de Merteuil à qui est destinée la lettre puisqu'il indique clairement qu'il n'a eu pour elle qu'un désir physique, éteint sitôt que rassasié, quand il vit avec madame de Tourvel un bonheur que la satisfaction du plaisir physique n'éteint pas.

que la vertu n'est qu'une apparence, un masque que l'on prend en société mais qui n'a pas de réalité ; d'autre part – et cela en découle – que corps et esprit sont dissociés, c'est-à-dire que l'on peut être occupé de quelqu'un et donner son corps à quelqu'un d'autre parce que ce que l'on appelle amour n'est que plaisir physique. Or ce partage de croyances leur permet en effet de dominer sans violence : le viol de Cécile, en soi acte profondément violent, est vécu par elle comme une découverte normale et même agréable de la sexualité ; de même, la trahison par sa liaison avec Merteuil de son amour pour Cécile est vécue par Danceny comme une expérience amoureuse enivrante.

◇ **Musset :**

- a) C'est ce que fait Lorenzo : il passe son temps à faire croire à ceux qui l'entourent différentes choses pour pouvoir les dominer. Ainsi fait-il croire à Alexandre que Catherine accepte ses avances, ce qui lui permet de faire faire au duc toute une suite d'actions qu'Alexandre n'aurait ni acceptées ni commises autrement (venir sans domestique ni garde du corps à minuit dans une chambre faiblement éclairée en se dépouillant de son épée et de ses vêtements).
- b) C'est tout à fait ce que l'on voit dans les rapports qu'a Lorenzo avec d'une part Philippe Strozzi et d'autre part Alexandre. Chacun d'eux croit à ce que lui dit Lorenzo : Alexandre voit en lui un débauché comme lui, Philippe un idéaliste désirant restaurer la vertu et la justice comme lui. Or, ainsi que l'explique Jean-Marie Piemme dans un article consacré à la pièce, cela vient de ce que Lorenzo est, réellement, en même temps vicieux et vertueux : Alexandre et Philippe voient chacun la facette de Lorenzo qui leur correspond mais ces deux facettes sont vraies ; loin que le vice ne soit qu'une vile stratégie au service d'une noble cause, il est une composante authentique de la personnalité de Lorenzo. On le voit tout à fait lorsqu'il tente de corrompre Catherine en lui vantant les avantages d'une liaison avec Alexandre : ce propos vicieux est sincère chez celui qui apparaît, lors de la scène d'exposition, en roué se délectant de voir le vice venir corrompre l'innocence.
- c) On pourrait retrouver cette idée par sa contraposée : c'est parce qu'Alexandre et les Florentins ne partagent pas de croyances communes que la domination d'Alexandre ne peut se passer de violence. Indifférent à l'idéal républicain que partagent les familles patriciennes et le peuple de Florence, même si ce n'est pas sans équivoque sur ce que chaque partie voit dans cet idéal, Alexandre n'est occupé que de son plaisir et ne peut s'intéresser à des questions politiques sous peine de heurter le principe fondamental de jouissance qui guide sa vie. Or ce principe de jouissance se réalise

essentiellement aux dépens de ses sujets. Il est donc bien loin de partager un même univers mental avec eux. Or c'est ce qui fait que les Florentins voient en lui un tyran, jugent son pouvoir illégitime, et que les complots et rébellions prolifèrent autour de lui.

◇ **Arendt :**

a) Les spécialistes de la solution des problèmes que le gouvernement américain avait pris comme conseillers au moment de la guerre du Vietnam ont imposé au gouvernement leur lecture théorique et mathématique de la guerre du Vietnam, poussant celui-ci à prendre des décisions inhumaines et absurdes.

b) Le fait que le menteur croit à son mensonge renforce sa crédibilité : « Le plaisantin pris à son propre mensonge, révèle embarqué dans le même bateau que ses victimes, paraîtra infiniment plus digne de confiance que le menteur de sang-froid qui se permet de goûter sa farce de l'extérieur. Seule la duperie de soi est susceptible de créer un semblant de crédibilité » (VP, p. 324)

c) C'est ce qu'ont voulu faire les états totalitaires : pour éviter la répression par la force armée, ils ont procédé à des lavages de cerveaux. Ainsi ont-ils réécrit l'histoire de la révolution bolchévique en y ôtant le nom de Trotski, pour effacer le rôle que celui-ci avait pu jouer dans le mouvement : en falsifiant l'histoire, ils agissent sur les esprits et essaient de transformer les mentalités pour nier Trotski et donc sa pensée politique au lieu de mettre en prison tous ceux qui seraient trotskistes.

On peut aussi penser au début de « Vérité et Politique » où elle rappelle que si les mensonges sont souvent utilisés en politique c'est parce qu'ils sont vus comme « des substituts de moyens plus violents », « des instruments relativement inoffensifs dans l'arsenal de l'action politique » (VP, p. 291)

Enfin, on pourrait là aussi traiter l'argument par sa contraposée en montrant que c'est parce que le gouvernement américain ne réussissait pas à faire partager à l'opinion sa croyance que la guerre au Vietnam était une victoire, l'opinion y voyant elle un enlèvement, que les désertions et les contestations se sont multipliées. Or ce sont là des actions violentes, puisqu'elles mettent ceux qui les commettent hors la loi, dans le refus d'obéissance au contraire d'une obéissance obtenue par adhésion volontaire.

Etape 3 : on cherche une antithèse

Questionnements que la thèse peut soulever :

-est-ce réellement une opération sans violence ? On peut plutôt avoir l'impression que la violence y est dissimulée mais bien présente. C'est vrai que faire croire autrui à ce que l'on croit soi-même peut sembler moins violent que lui

faire croire quelque chose que l'on ne croit pas soi-même, c'est-à-dire mentir, et donc le tromper, le manipuler sciemment. Mais pour autant, il ne semble pas que ce soit sans violence :

-car si on fait croire quelque chose qui est en fait faux : violent pour celui qui y croit quand la réalité le rattrapera et qu'il s'apercevra qu'il a été dans l'illusion => violence du choc + violence de la conséquence puisque perdra la vision claire du vrai et du faux ; violent aussi pour celui qui y aura cru et fait croire : sera tombé dans l'auto-suggestion qui aboutit à la perte de contrôle de la situation ; enfin, violent pour la société tout entière puisque celle-ci repose sur la confiance en la bonne foi d'autrui.

-on pourrait alors avoir l'impression que si on fait croire quelque chose de vrai, on échappe à tous ces risques de violence et que tout va alors bien. Mais non, car si l'on fait croire quelque chose, fût-il vrai, pour dominer, cela signifie que le caractère de vérité est secondaire pour nous : il ne s'agit pas de dire la vérité parce qu'elle est vraie mais pour dominer sans violence, par l'adhésion. On la prend alors non pour objectif mais pour instrument, ce en quoi on peut voir une violence faite à la vérité, qui exige d'être reconnue pour elle-même.

D'où proposition de plan pour l'antithèse :

II / Croire et faire croire permet une domination qui n'est en réalité pas du tout sans violence

- a) **Dans le cas où l'objet de la croyance est quelque chose de faux, croire et faire croire revient à tomber dans l'auto-suggestion, qui conduit à la perte de soi et de la maîtrise de la situation => c'est donc un procédé violent, même si celle-ci est cachée, latente, pour celui qui l'utilise.**
- b) **C'est aussi une stratégie qui crée la violence. En effet, croire et faire croire quelque chose de faux va détruire celui qui aura été dupe, lorsque la réalité aura rattrapé et dissipé l'illusion : il en perdra sa confiance en la vérité, sa capacité à distinguer le vrai du faux et donc à agir.**
- c) **Enfin, même dans le cas où l'on croirait et ferait croire quelque chose de vrai, évitant donc le risque qu'un réel différent de la croyance ne vienne rattraper et détruire celle-ci, le simple fait d'avoir utilisé la vérité comme un instrument de domination et non pour elle-même est une violence exercée contre celle-ci.**

On cherche ensuite à valider l'antithèse dans les œuvres :

◇ **Laclos :**

- a) Valmont est l'exemple typique de la personne tombant dans l'auto-suggestion. En jouant l'amoureux auprès de madame de Tourvel, il le devient, ce qui met alors en danger son identité de libertin. Perdu entre cette identité, assez superficielle et de convention mais la seule qu'il se connaisse et qui lui permette d'agir et d'avoir sa place en société, et la complexité de ses sentiments pour madame de Tourvel qui lui apparaît chaque jour davantage, il en devient déchiré et intérieurement fissuré. Ne sachant plus où est le mensonge et où est la vérité, il en vient à vouloir concilier l'inconciliable, c'est-à-dire rester le libertin expert reconnu par ses pairs et vivre le bonheur d'un amour authentique avec madame de Tourvel. Perdu sur ses désirs et aspirations réelles, il en vient à tomber aveuglément dans le piège que lui tend madame de Merteuil et à perdre à la fois et son alter ego et son amante. Sa mort est bien une illustration de cette violence que possède l'auto-suggestion.
- b) Les destins de Cécile et de Danceny relèvent, eux, d'une autre forme de violence. Tous deux, lorsqu'ils découvrent l'abus dont ils ont été les victimes, décident d'entrer dans la vie religieuse : Cécile prenant le voile, Valmont entrant dans l'ordre de Malte. Ces vocations ne sont absolument pas des choix de vie, Dieu ne semblant tenir qu'une place très conventionnelle et assez faible dans la vie de Cécile, tandis que Danceny avait expliqué à Cécile, au début de leur relation, que seul son frère était chevalier de Malte. Mais ces deux vocations ont en commun d'exiger le célibat. Ils apparaissent donc comme le choix volontaire d'une mort amoureuse, le sacrifice non seulement de leur relation mais de tout amour qui pourrait survenir. On peut y lire le désespoir de ceux qui, s'apercevant qu'ils ont été trompés au nom de l'amour, en viennent à penser que l'amour lui-même est trompeur et perdent la confiance et l'élan nécessaires à la vie. Croire et faire croire quelque chose de faux aura donc détruit ceux qui y ont cru.
- c) Enfin, même faire croire quelque chose de vrai est violent quand le but de cela est la domination. On peut voir cela lorsque madame de Merteuil fait à madame de Volanges l'éloge du mariage de raison : elle lui donne des arguments qui sont vrais et elle est sincère, mais elle entend en réalité uniquement manipuler madame de Volanges et l'empêcher de rompre les fiançailles de Cécile avec Gercourt, ce qui ruinerait son projet de vengeance. La vérité n'est donc pas respectée mais bafouée, dégradée. On pourrait aussi voir cela lorsque Valmont raconte à madame de Tourvel son passé coupable de débauché : il dit bien la vérité, non parce qu'elle est vraie, mais pour faire

croire à madame de Tourvel qu'il est sincère avec elle et qu'elle peut avoir confiance en lui. La vérité est utilisée comme un moyen de mentir, ce qui est violent puisque cela aboutit à la détruire symboliquement.

◇ **Musset :**

- a) Lorenzo est l'exemple parfait de l'auto-suggestion destructrice : à ses yeux, le rôle de qu'il jouait est devenu réalité : « Le vice, comme la robe de Déjanire, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres que je ne puisse plus répondre de ma langue ? ». Parce qu'il voulait faire croire à la débauche, il s'est mis à y croire et y a perdu l'identité fragile qu'il croyait s'être trouvée : être un Brutus. Désormais à la fois vicieux et vertueux, perdu entre nostalgie de la pureté et attirait pour la débauche, il s'avère incapable d'agir car bloqué par sa conscience de la vanité de son acte. Lorsqu'il se résout enfin à agir, l'assassinat, loin de lui apporter la réconciliation avec soi-même et une identité, ne fait que manifester la vacuité de son être. Sa mort apparaît ainsi comme le suicide de quelqu'un à qui il est apparu clairement impossible de vivre. Elle dit bien l'extrême violence que dissimule l'auto-suggestion pour celui qui en fait l'épreuve.
- b) Croire et faire croire quelque chose de faux est violent pour celui à qui on fait croire. On pourrait penser au Cardinal Cibo qui essaie de manipuler sa belle-sœur en lui faisant croire que sa liaison avec Alexandre serait sans péché, utile à leur famille, nécessaire pour la libération de Florence, quand la seule chose qui compte pour lui est de pouvoir, par elle, manipuler Alexandre par ambition personnelle. Or, lorsque la réalité rattrape le mensonge, c'est-à-dire lorsque la marquise rend compte de l'utilisation que le cardinal voudrait faire d'elle, la violence éclate : le cardinal passe à la menace et au chantage, elle au refus cinglant et à un parti radical (tout avouer à son mari) dont la violence est montrée par son évanouissement.
- c) On peut penser que c'est ce que font les républicains : ils ne respectent pas la vérité. En effet, s'ils veulent la république, cela semble être moins par conviction de l'idéal républicain que comme moyen de s'assurer et de se partager le pouvoir. En effet, il est frappant de voir que, chez Philippe Strozzi, la république ne semble pas être « la chose commune », mais le pouvoir des familles aristocratiques de Florence. Force est d'ailleurs de constater que les chefs républicains de la pièce ne sont que des aristocrates qui semblent, en réalité, voir dans la cause républicaine le moyen de regagner un pouvoir (qui est leur vrai but ainsi qu'en témoignent Bindo et Venturi). Loin d'accepter la vérité (la république est l'organisation en commun de la cité), ils l'utilisent à leurs propres fins. Or cela dégrade le concept de république et explique sans doute pourquoi personne n'y croit vraiment, ne s'engage dans l'action pour l'instaurer, alors qu'on pourrait au

contraire penser qu'il serait facile à l'aristocratie et au peuple de joindre leurs forces puisqu'ils ont le même idéal.

◇ **Arendt :**

- a) L'autosuggestion conduit à la perte de contrôle de la situation. On le voit dans l'anecdote médiévale du guetteur, ou dans le cas des spécialistes de la solution des problèmes, qui finissent par croire que leurs théories ne sont pas seulement des méthodes de pensée mais une lecture exacte du réel. Cela les conduit à rejeter toute information, toute donnée, toute vérité de fait, qui ne concorde pas avec leur théorie. Or cette déconnexion du réel est ce qui les mène à leur perte : non seulement, elle ne leur permet pas de prendre des décisions adaptées à la situation militaire au Vietnam, ce qui accroît l'enlisement et les pertes, mais cela les empêche aussi de se rendre compte de la contestation qui grandit dans l'opinion américaine et menace le pouvoir du gouvernement.
- b) Le mensonge partagé détruit aussi celui qui en a été la victime, lorsque la réalité rattrape le mensonge et qu'il s'aperçoit de l'illusion dans laquelle il a été plongé. Il devient alors, dit Hannah Arendt, « désorienté » parce que ce qui lui permettait de s'orienter dans le monde, le sens de la vérité et la confiance de la connaître, a disparu : « on a fréquemment remarqué que le résultat à long terme le plus sûr du lavage de cerveau est un genre particulier de cynisme – un refus absolu de croire en la vérité d'autre chose, si bien établie que puisse être cette vérité. En d'autres termes, le résultat d'une substitution cohérente et totale de mensonges à la vérité de fait n'est pas que les mensonges seront maintenant acceptés comme vérité, ni que la vérité sera diffamée comme mensonge mais que le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel (...) se trouve détruit » (VP, p. 327-328)
- c) Quand bien même c'est quelque chose de vrai que l'on a voulu croire et faire croire, c'est à la vérité qu'on fait violence parce qu'on la prend seulement comme instrument de domination. On peut voir cela dans l'exemple donné par Arendt de l'homme politique qui monterait à la tribune pour convaincre d'une vérité : s'il l'emporte, ce ne sera pas parce qu'il a dit la vérité, mais parce qu'il a fait l'unanimité, c'est-à-dire parce qu'il a su convaincre. Du point de vue de la vérité, c'est une « victoire à la Pyrrhus : car la vérité devrait alors son triomphe non à sa propre essence contraignante mais à l'accord du nombre, qui pourrait changer d'idée le lendemain et s'accorder sur quelque chose d'autre » (VP, p. 313).

4^e étape : on cherche une synthèse

Pour cela, il faut essayer de reposer clairement la démonstration faite jusque-là :
I / créer un univers de croyances partagées est le moyen de dominer sans violence
II / croire et faire croire – qu'il s'agisse d'une vérité ou d'un mensonge – reste un procédé violent -> Est-ce qu'il n'y a donc pas une façon de dominer qui soit non-violente ?

- ⇒ Si, mais c'est en renonçant à notre propre domination pour accepter celle de la vérité
- ⇒ Elle n'est pas sans violence sur nous puisqu'elle requiert de renoncer à nos propres convictions
- ⇒ Mais elle donne, dans le monde des affaires humaines, de la politique, les conditions d'un pouvoir pérenne et paisible.

D'où proposition de plan :

III / Tout pouvoir est-il irrémédiablement marqué par la violence ou peut-il exercer une forme de domination qui y échappe ?

- a) Renoncer à notre propre domination pour accepter celle de la vérité
- b) Elle n'est pas sans violence sur nous
- c) Mais elle donne les clefs d'un pouvoir pérenne et paisible

Si on cherche dans les œuvres à valider cela :

◇ **Laclos :**

- a) On voit cette idée dans la fin de l'œuvre. Le problème dans l'utilisation de la vérité qu'en faisaient Merteuil et Valmont était de la faire servir à leur domination sur les autres, c'est cela qui la pervertissait. Mais on a, à la fin de l'œuvre, un autre usage de la vérité : elle circule pour elle-même, que ce soit dans le cercle mondain qui, à la publication des lettres 81 et 85, découvre le véritable visage de madame de Merteuil, ou, plus encore, dans la petite société qui a fréquenté le château de madame de Rosemonde et qui découvre le véritable danger des libertins. C'est bien d'ailleurs le but avoué par Laclos : montrer la dangerosité du libertinage pour permettre à la société de prendre les moyens de s'en prémunir. Il ne s'agit pas pour lui d'acquiescer un pouvoir en disant ces vérités mais plutôt de permettre à chacun de devenir lucide.
- b) Cette acceptation de la vérité n'est pas sans violence : ainsi madame de Rosemonde est-elle ébranlée en profondeur par les révélations sur son neveu. C'est d'ailleurs de cette violence qu'elle va tenter en partie de préserver madame de Volanges en ne lui révélant pas ce que Valmont a fait

à sa fille. Cette violence vient de ce qu'accepter la vérité demande de renoncer à nos convictions, illusions, arrangements de conscience...

- c) Mais cette soumission à la vérité peut donner les moyens d'un pouvoir stable et durable. Ainsi Laclot espère-t-il que la conscience de la dangerosité de certaines liaisons incitera la société à repenser l'éducation des femmes, pour leur donner justement un pouvoir, mais aussi les relations entre parents et enfants et entre générations afin de vivre en paix.

o Musset :

- a) On peut penser que c'est ce qui ne va pas chez les républicains. S'ils veulent la république, cela semble être moins par conviction de l'idéal républicain que comme moyen de s'assurer et de se partager le pouvoir. En effet, il est frappant de voir que, chez Philippe Strozzi, la république ne semble pas être « le pouvoir de tous, la chose commune », ce qu'elle signifie, mais le pouvoir des familles aristocratiques de Florence. Force est d'ailleurs de constater que les chefs républicains de la pièce ne sont que des aristocrates qui semblent, en réalité, voir dans la cause républicaine le moyen de regagner un pouvoir (qui est leur vrai but ainsi qu'en témoignent Bindo et Venturi). Loin d'accepter la vérité (la république est l'organisation en commun de la cité), ils l'utilisent à leurs propres fins.
- b) Accepter la vérité n'est pas sans violence. Sur le plan politique, aucun personnage ne le fait vraiment dans la pièce, ce qui explique sans doute son profond pessimisme. En revanche, sur le plan moral, on peut dire que c'est ce que fait Lorenzo : lorsqu'il raconte à Philippe Strozzi sa découverte progressive de l'âme humaine, il peint une sorte de descente aux enfers dont on peut voir la violence. L'humanité, rêvée comme une jeune fille pure, se révèle à lui comme une prostituée sordide et bestiale. La perte de la croyance en la vertu, en la grandeur et en la bonté des hommes est montrée comme un traumatisme que le jeune homme, même après un long compagnonnage avec le vice, n'a toujours pas surmonté.
- c) Mais cette soumission à la vérité peut donner les moyens d'agir. C'est au fond ce qui manque à Philippe Strozzi. En refusant le réel, le fait que la politique demande aussi compromissions et alliances, passe par des moments de violence justement, et le fait que les hommes ne soient pas tous des modèles de vertu (ainsi est-il frappant de voir qu'il n'a absolument pas conscience de la passivité des républicains, refusant d'entendre le désabusement de Lorenzo sur la possibilité de récupération de son geste), il s'interdit non seulement d'agir mais d'exercer un pouvoir sur les républicains ou sur Florence autre que moral (alors que c'est un pouvoir politique que tous attendent de lui).

◇ Arendt

- a) La philosophe décrit à plusieurs reprises, et de façon étonnante, la vérité comme tyrannique, coercitive. En effet, elle s'impose à nous que nous le voulions ou non, elle est « au-delà de l'accord, de la discussion, de l'opinion, ou du consentement » (VP, p. 305). Elle rappelle Grotius : « même Dieu ne peut pas faire que deux fois deux ne fassent quatre » (VP, p. 306). La philosophe évoque son « inflexibilité opiniâtre, criante et dédaigneuse de convaincre » (VP, p. 302). C'est cette domination à laquelle se soumet le diseur de vérité, ce qui explique qu'il n'agisse pas, se contente de « dire ce qui est », alors que le menteur est celui qui, au contraire, refuse cette domination pour lui substituer la sienne, par exemple en transformant les vérités de fait en opinions.
- b) Cette domination exerce une violence sur celui qui la subit. C'est pourquoi Arendt rappelle le sort du diseur de vérité dans l'allégorie de la caverne de Platon : haï par ceux dont il remet en cause les convictions, il est menacé de mort. Elle fait aussi un portrait psychologique du diseur de vérité tout à fait évocateur de la violence qu'exerce la vérité sur celui qui l'accepte : « la vérité porte en elle-même un élément de coercition et les tendances fréquemment tyranniques si déplorablement manifestes chez les diseurs de vérité professionnels peuvent être dues moins à un défaut de caractère qu'à leur effort pour vivre habituellement sous une sorte de contrainte » (VP, p. 305). C'est cette violence qu'ont refusée les spécialistes de la solution du problème en refusant les vérités de fait qui ne s'accordaient pas avec leurs théories.
- c) Pourtant, accepter la domination de la vérité est présenté par Arendt comme la clef d'un pouvoir pérenne et paisible parmi les hommes. On le voit dans la présentation de la vie politique qu'elle fait : elle explique que c'est le domaine non pas de la vérité mais de l'opinion, car les hommes, pour gérer ensemble la cité, doivent débattre et discuter entre eux des décisions à prendre. Des opinions diverses doivent donc pouvoir être échangées pour un débat de qualité amenant à une prise de décision la plus avvertie possible. Or ces opinions, pour être valides, doivent s'appuyer sur des vérités de fait : c'est en acceptant de partir des vérités de fait sans les transformer, de les prendre pour matière première, que l'on peut construire des opinions légitimes, larges, permettant aux hommes de vivre paisiblement. C'est le rôle qu'elle reconnaît à la presse dans « Du mensonge en politique » : donner les faits qui permettent ensuite à l'opinion de se faire un avis et de pouvoir prendre des décisions pour le bien commun.